

Chapitre XI

FAIBLESSE ET DÉPLOIEMENT DE LA PUISSANCE DE DIEU

INTRODUCTION ET PLAN

À l'intérieur d'une réflexion sur le chemin de sainteté de l'homme blessé, le fait de reprendre la fameuse parole du Seigneur à saint Paul « Ma puissance se déploie dans la faiblesse » (cf. 2 Co 12, 9) n'a rien d'original. Néanmoins il m'a semblé qu'il manquait à ce sujet une réflexion de fond qui permette de **mieux situer, à l'intérieur du chemin de sanctification, la place et la portée** d'une parole qui risquerait, sinon, d'être utilisée un peu trop facilement, sans discernement. Inversement, il m'a semblé que la compréhension précise de ce « principe de déploiement » pouvait nous permettre de mieux percevoir les exigences profondes du chemin de la sainteté. Nous ne ferons que tracer des grandes lignes étant conscients, comme nous le montrerons, qu'un exposé complet et systématique de cette question supposerait en amont tout un approfondissement théologique et en aval une réflexion commune entre théologiens, accompagnateurs et thérapeutes.

En attendant donc de pouvoir mener une réflexion plus approfondie, nous allons essayer d'abord, dans **les deux premières parties** de notre exposé, de clarifier la question de la faiblesse en opérant quelques distinctions fondamentales. À partir de là, nous montrerons, dans **la troisième partie**, comment la question du sens évangélique de la faiblesse est au cœur de la compréhension du chemin spécifique de sainteté qui s'offre à l'homme blessé. Enfin, nous élargirons le débat, dans **une quatrième et dernière partie**, en montrant notamment la nécessité d'approfondir la question des relations entre la nature et la grâce. **La conclusion** nous amènera naturellement à reprendre l'idée chère à Jean-Paul II d'une « pédagogie de la sainteté ». D'où le plan :

I. UNE PREMIÈRE DISTINCTION À FAIRE PAR RAPPORT À LA FAIBLESSE

1. L'expérience de sa faiblesse comme chemin d'humilité
2. Situation ou état de faiblesse et déploiement de la Puissance
3. Importance pastorale de cette distinction

II. DE LA FAIBLESSE DU TOUT-PETIT À LA FAIBLESSE DE LA CROIX

1. Devenir faible comme un tout-petit pour se laisser pénétrer et mener par l'amour
2. L'expérience de la faiblesse dans notre participation au mystère de la Rédemption
3. Expérience de notre faiblesse et glorification de Dieu

III. DE LA NÉCESSITÉ D'ÉVANGÉLISER ET D'APPELER À LA SAINTETÉ

1. Évangélisation du désir de guérison et renoncement à soi-même
2. La faiblesse comme terrain privilégié d'appel à la sainteté
3. Mettre en œuvre une vraie pédagogie de la sainteté par un travail en équipe

IV. DES QUESTIONS AUTOUR DE LA FAIBLESSE ET DE LA FORCE

1. Le cadre dans lequel aborder la question du rapport entre la nature et la grâce
2. De la bonne et de la mauvaise faiblesse
3. Arriver à cerner la force nécessaire pour vivre la faiblesse dans l'abandon

CONCLUSION : ÉLABORER UNE NOUVELLE PÉDAGOGIE DE LA SAINTETÉ

I. UNE PREMIÈRE DISTINCTION A FAIRE PAR RAPPORT A LA FAIBLESSE

1. L'expérience de sa faiblesse comme chemin d'humilité

Entendue au sens de la « faiblesse de la chair » (cf. Mt 26, 41) « avec ses passions et ses convoitises » (cf. Ga 5, 24), **la faiblesse apparaît comme la matière d'un chemin d'humilité**. Quand l'homme fait l'expérience de sa faiblesse de son humanité blessée en tant qu'elle donne prise aux tentations dans son péché, il peut en tirer profit pour revenir humblement vers Celui qui « est venu appeler non pas les justes mais les pécheurs »¹. Notre « moi » orgueilleux et dominateur peut être ainsi brisé dans sa prétention à la perfection². Il

¹ Remarquons enfin que **cette « faiblesse charnelle »** en tant qu'elle est liée aux passions **apparaît dans toute sa force lors de la purification passive des sens** : l'homme est mis en contact avec **sa misère**, il se sent misère au-delà de tel ou tel péché particulier et n'a plus qu'à crier vers Dieu en toute humilité et confiance en la divine miséricorde : « Mon Dieu, aie pitié du pécheur que je suis ! » (cf. Lc 18, 13).

² Nous rejoignons ici ce que l'on appelle traditionnellement le « rôle pédagogique de la loi ». Comme l'explique Jean-Paul II : « La loi de l'Esprit qui donne la vie dans le Christ Jésus t'a affranchi de la loi du péché et de la mort » (Rm 8, 2). Par ces paroles, l'Apôtre nous amène à considérer, dans la perspective de l'histoire du salut qui s'accomplit dans le Christ, le rapport entre la Loi (ancienne) et la grâce (Loi nouvelle). Il reconnaît le rôle pédagogique de la Loi qui, en permettant à l'homme pécheur de **prendre la mesure de son impuissance et en lui ôtant la prétention de l'autosuffisance, l'ouvre à la supplication et à l'accueil de la « vie dans l'Esprit »**. Il n'est possible de pratiquer les commandements de Dieu que dans cette vie nouvelle. **C'est par la foi au Christ, en effet, que nous sommes rendus justes** (cf ; Rm 3, 28) : la « justice » que la Loi exige, mais ne peut donner à personne, tout croyant la trouve manifestée et donnée par le Seigneur Jésus. Saint Augustin synthétise encore, de manière tout aussi admirable, la dialectique paulinienne de la Loi et de la grâce : « La Loi a donc été donnée pour que l'on demande la grâce ; la grâce a été donnée pour que l'on remplisse les obligations de la Loi » (cf. *De spiritu et littera*, 19,34) » (cf. *Veritatis splendor*, 23). Il faut garder présent à l'esprit que ce rôle pédagogique de la loi, qui passe par l'expérience son péché, est en vue de l'accomplissement « des obligations de la Loi », pour reprendre l'expression de saint

est clair que **la distinction entre le cœur et l'âme** dans ses puissances psychiques est ici précieuse : une réelle purification du cœur peut se faire chez une personne qui est encore « livrée au pouvoir » de toutes sortes de passions. Néanmoins la question se pose de savoir jusqu'où... Il y a, en effet, un moment où, **pour aller plus loin dans la purification du cœur, la « purification des sens » est nécessaire**. Cette faiblesse de la chair doit donc être **purifiée de ce qui relève de l'attachement au péché** au sens où « ceux qui appartiennent au Christ ont crucifié la chair avec ses passions et ses convoitises » (cf. Ga 5, 24). Une passion « crucifiée » est une passion morte à la racine : la personne n'est plus esclave de ses passions parce qu'elle a « rompu » intérieurement « avec le péché » (cf. 1 P 4, 1). Certes la blessure demeurant, la personne peut retomber dans certains mécanismes et comportements « désordonnés », mais ceux-ci n'ont plus la même force « peccamineuse ».

2. Situation ou état de faiblesse et déploiement de la Puissance

À côté de ce chemin d'humilité que le Christ ouvre à tout homme qui commet un péché de faiblesse, la faiblesse de l'homme apparaît aussi dans l'Écriture sous un autre angle, celui du déploiement de la puissance de Dieu : « **Ma grâce te suffit : car la puissance se déploie dans la faiblesse** » (2 Co 12, 9). Il me semble très important de bien percevoir tout de suite que **la puissance de la grâce ne se déploie pas dans la « faiblesse charnelle »** : que l'homme puisse y trouver matière à s'humilier devant Dieu ne signifie pas qu'il y fasse l'expérience d'un déploiement de la puissance de la grâce ! Bien au contraire, l'Écriture met plutôt ici une opposition : « Or je vous dis : laissez-vous mener par l'Esprit et vous ne réaliserez plus du tout le désir de la chair » (Ga 5, 16). Saint Paul nous aide à comprendre en quel sens nous devons entendre cette « faiblesse » en disant : « C'est pourquoi je me complais dans les faiblesses, dans les insultes, dans les contraintes, dans les persécutions et les angoisses pour le Christ ; car lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort » (2 Co 12, 10). Il s'agit essentiellement **des épreuves extérieures ou intérieures** qui mettent l'apôtre en situation de faiblesse³ ou lui donnent d'éprouver sa faiblesse. Ces épreuves sont « nécessaires » (cf. 1 P 1, 6) pour **éprouver notre foi et notre espérance** au-delà de la question d'un chemin de conversion et de purification.

Ce chemin de confiance « en Dieu, qui ressuscite les morts » (cf. 2 Co 1, 9) est certes inséparable d'un chemin d'humilité mais d'une humilité qui va au-delà de la perception de ses péchés : l'homme est mis en contact avec **son impuissance humaine**. Dans la mesure où il se laisse ainsi humilier et qu'il grandit dans la confiance, il peut expérimenter la puissance de Celui qui « donne sa grâce aux humbles » (cf. 1 P 5, 5)⁴ et ne peut décevoir ceux qui espèrent

Augustin, à travers une réelle transformation de notre cœur et de notre humanité. **Il ne serait donc pas juste de voir le chemin de la sainteté uniquement en fonction de ce rôle pédagogique de la Loi.**

³ Comme le confirment aussi d'autres passages comme Rm 5, 3-5 où saint Paul parle de « tribulations » (détresses) ou Ph 4, 12 où il parle d'« indigence » et de « dénuement ».

⁴ Comme en a témoigné récemment Jean-Paul II : « ...**tandis que les forces de mon corps s'affaiblissent, je ressens encore plus vive la force de la prière** » (Message pour la XVIIIème Rencontre internationale « Hommes et Religion » promue par la Communauté de Sant'Egidio du 3. 09. 2004, O.R.L.F. N° 37 – 14. 09. 2004).

en lui (cf. Rm 5,5). En même temps qu'il s'enfonce dans l'humilité, il peut « **se glorifier de sa faiblesse** » (cf. 2 Co 12,9) conscient que Dieu « élève ceux qui s'abaissent » (cf. Lc 18, 14). Il y a là un chemin progressif : celui qui sait profiter des épreuves pour s'enfoncer dans l'humilité, la confiance et l'abandon est amené, comme saint Paul, à expérimenter la puissance de la grâce se déployant dans sa faiblesse même. **Pouvoir expérimenter ce déploiement est donc l'aboutissement d'un chemin de foi et d'espérance** et non pas quelque chose qui se ferait automatiquement en toute faiblesse.

3. Importance pastorale de cette distinction

Il me semble important au niveau pastoral de **bien percevoir ce « chemin progressif »** : l'expérience montre que, dans l'accompagnement des blessés de la vie, il y a un temps pour parler le langage de l'humilité en appelant à la conversion du cœur, et un temps pour encourager la personne à adhérer à cette mystérieuse logique de la faiblesse humaine et de la puissance divine que saint Paul lui-même a mis du temps à « intégrer ». Pas plus qu'il ne faut parler trop tôt le langage de la Croix, **il ne faut parler trop tôt le langage du « déploiement »**. Si on ne sait pas bien discerner ces moments différents du chemin, on risque de favoriser chez la personne appelée à vivre un chemin de conversion **un processus de sublimation** qui pourrait être dangereux⁵. Certes il y a des « commençants » c'est-à-dire des personnes sont encore à « la purification active des sens » qui peuvent vivre ponctuellement et à un certain niveau une expérience de « déploiement » de la puissance dans la faiblesse à l'occasion d'une maladie par exemple, mais elles ne sont pas prêtes pour autant à entrer dans cette logique de la faiblesse et de la puissance, n'étant pas installées dans un état d'abandon. L'épreuve passée, elles reprennent les commandes de leur vie selon l'esprit du monde...

II. De la faiblesse du tout petit à la faiblesse de la Croix

Laisant de côté l'aspect du chemin d'humilité et de confiance, nous allons essayer maintenant de scruter la signification du déploiement de la puissance dans la faiblesse en faisant **une distinction entre deux perspectives**, selon que l'on regarde la faiblesse dans la lumière de notre vocation à vivre dans le sein du Père ou qu'on la regarde dans la lumière du mystère de la Croix.

⁵ Ainsi qu'un danger de complaisance dans cette faiblesse comme l'a fait remarquer Emmanuel Dumont. En réaction à une vision de la sainteté contaminée par la recherche d'un idéal de soi, il y a tout un discours qui s'est développé et qui « exalte » l'imperfection au risque d'entraîner les gens à s'y complaire. Il faudrait arriver à trouver le juste milieu en mettant en évidence ce qu'est la véritable perfection évangélique qui fait dire au Christ : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait » (Mt 5, 47).

1. Devenir faible comme un tout-petit pour se laisser pénétrer et mener par l'amour

« **Je ne fais rien de moi-même**, mais je dis ce que le Père m'a enseigné, et celui qui m'a envoyé est avec moi ; il ne m'a pas laissé seul, parce que je fais toujours ce qui lui plaît » (Jn 8, 28-29). Le Christ « vit par le Père » (cf. Jn 6, 57) comme son enfant bien aimé. Il n'a pas de vie en dehors de sa vie d'amour avec le Père. Il « **ne peut rien faire de lui-même** » (cf. Jn 5, 30) parce qu'il n'a pas d'autre force, d'autre moteur que l'amour qui lui fait désirer uniquement le pur accomplissement de la volonté du Père. Il n'a pas d'autre « nourriture » (cf. Jn 4, 34). Inversement dans la mesure où nous agissons de nous-mêmes, il n'y a plus de place pour cet Esprit filial qu'est l'Esprit Saint. Il y a comme **une passivité filiale, aimante**, au sens d'un « ne pouvoir rien faire de soi-même », qui est **requis pour une disponibilité totale** à l'Esprit Saint. L'amour pur nous rend « faibles »⁶, il nous vide des motivations et des désirs du monde⁷, de tout ce qui fait vivre les « païens » pour avoir une emprise totale et directe sur nos facultés. Si l'amour parfait nous rend « faibles » en même temps qu'il devient l'unique ressort, on peut comprendre que réciproquement **la faiblesse physique et psychique peuvent favoriser l'emprise de la charité divine sur nous** c'est-à-dire laisser se déployer la puissance de l'Esprit en nous et à travers nous. C'est qui fait dire à la petite Thérèse : « **Plus on est faible, sans désirs, ni vertus, plus on est propre aux opérations de cet Amour consommant et transformant...** (...) il faut **consentir à rester pauvre et sans force** et voilà le difficile car "Le véritable pauvre en esprit, où le trouver ? il faut le chercher bien loin" (...) c'est-à-dire dans la *bassesse*, dans le *néant*... »⁸. Nos « faiblesses », nos « contraintes », nos « angoisses » (cf. 2 Co 12, 10) sont matière à entrer plus profondément dans cette passivité du tout-petit qui laisse toute la place au feu de l'Amour divin. Dieu peut ainsi se servir de nos blessures⁹...

⁶ Il nous rend de plus en plus dépendant de l'amour du Père, de plus en plus petit jusqu'à ne plus pouvoir vivre qu'« *in sinu Patris* » comme le souligne Pie XII dans sa lettre à Mgr Picaud, évêque de Bayeux et de Lisieux du 7 août 1947 au sujet de la voie d'enfance : « De plus, comme l'a noté Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, après saint François de Sales, tandis que, dans l'ordre naturel, l'enfant qui grandit doit apprendre à se suffire, dans l'ordre de la grâce, **l'enfant de Dieu, en grandissant, comprend de mieux en mieux qu'il ne pourra jamais se suffire à lui-même**, qu'il doit vivre dans une docilité supérieure à son activité personnelle, guidée par sa prudence, docilité qui finalement le fera entrer dans le sein du Père, « *in sinu Patris* » pour l'éternité ». Non seulement il le comprend, mais il expérimente de plus en plus fortement qu'il ne peut pas vivre en dehors de l'union au Père.

⁷ Au sens où saint Paul dit que « ceux qui appartiennent au Christ ont crucifié la chair avec ses passions et ses convoitises » (Ga 5, 24) et « la croix de Jésus a fait du monde un crucifié pour moi » (Ga 6, 14). L'amour nous tire, de ce fait, « hors du monde », nous mettant en décalage avec le monde selon l'avertissement du Christ à ses apôtres : « Si vous étiez du monde, le monde aimerait son bien ; mais parce que vous n'êtes pas du monde, puisque mon choix vous a tiré du monde, pour cette raison, le monde vous hait » (Jn 15, 19). On peut relire à ce sujet le travail de Marianne sur la faiblesse.

⁸Cf. LT 197.

⁹ Tout en distinguant bien la purification passive des sens avec un état dépressif, il serait intéressant de préciser comment Dieu peut se servir d'un fond dépressif en tant qu'il comprend un « non-goût » aux choses, un état de « non-désir » pour faire entrer la personne dans la purification passive des sens. Pour ce qui est de la distinction entre les deux, il serait bon de relire ce qu'en dit le Père Marie-Eugène et aussi de ce que dit saint Ignace sur la mauvaise désolation et la bonne désolation.

Dans cette perspective, la faiblesse apparaît comme **toute relative à la voie d'enfance**. On comprend aussi mieux que le chemin de la purification de l'âme se réalise et s'éprouve comme un chemin non seulement de dépouillement mais aussi d'« affaiblissement » au sens où, notamment avec les purifications passives, **la personne ne jouit plus comme avant de ses facultés** : elle se sent de plus en plus impuissante à s'en servir comme elle le veut c'est-à-dire à agir d'elle-même¹⁰. Ce chemin de mise en état d'impuissance s'achève avec la nuit de l'esprit où Dieu donne à la personne de voir non seulement sa misère mais son néant, son impuissance totale à aimer. À l'intérieur de cette vision de son « rien » (cf. 2 Co 12, 11) qui la pénètre, elle ne peut plus ni se complaire en elle-même¹¹, ni s'appuyer sur elle-même¹². C'est à ce moment-là qu'elle retrouve vraiment **un cœur de tout-petit**, en même temps que radicalement morte à elle-même, elle se sent comme « anéantie ». Il est éclairant ici de voir que Marie s'est enfoncée dans cette perception de son impuissance : c'est ainsi qu'elle n'a cessé d'avancer sur le chemin de la petitesse, de l'humilité, de l'abandon, « s'abaissant » toujours plus « dans les profondeurs de son néant »¹³.

2. L'expérience de la faiblesse dans notre participation au mystère de la Rédemption

Si la question du déploiement de la puissance dans la faiblesse peut se comprendre à partir de notre prédestination à vivre dans le sein du Père comme ses petits enfants bien-aimés abstraction faite du péché et de la souffrance, elle peut aussi se comprendre **dans la lumière du mystère pascal** comme saint Paul l'a perçu lui-même : « Certes il (le Christ) a été crucifié en raison de sa faiblesse, mais il est vivant par la puissance de Dieu. Et en effet, **nous sommes faibles en lui**, mais nous vivons avec lui, par la puissance de Dieu, à votre égard »

¹⁰ Et quand la personne ne sait pas attendre patiemment les inspirations et motions de l'amour divin dans l'humble acceptation de son impuissance, elle fait de plus en plus clairement et fortement l'expérience que sa force propre n'est que faiblesse au sens où sainte Thérèse dit : « Le souvenir de mes fautes m'humilie, me porte à **ne jamais m'appuyer sur ma force qui n'est que faiblesse...** » (LT 247).

¹¹ Comme le montre bien la petite Thérèse quand elle écrit à sa « petite Marie », alors qu'elle est entrée dans la purification passive de l'esprit : « Tu te trompes, ma chérie, si tu crois que ta petite Thérèse marche toujours avec ardeur dans le chemin de la vertu, elle est faible et bien faible, tous les jours elle en fait une nouvelle expérience, mais Marie, Jésus se plaît à lui enseigner comme à saint Paul la science de se glorifier dans ses infirmités, c'est une grande grâce que celle-là et je prie Jésus de te l'enseigner, car là seulement se trouve la paix et le repos du cœur, **quand on se voit si misérable on veut plus se considérer et on ne regarde que l'unique Bien-Aimé!...** » (LT 109). Non seulement on ne veut plus mais on ne peut plus. Plus tard, arrivée au bout du chemin, elle écrira : « Ô ma Mère ! **je suis trop petite pour avoir de la vanité** maintenant (...) j'aime mieux convenir tout simplement que le Tout Puissant a fait pour moi de grandes choses en l'âme de sa divine mère, et **la plus grande c'est de lui avoir montré sa petitesse, son impuissance** ». (MsC, 4r°)

¹² Alors qu'avant on peut toujours tomber dans un secret orgueil, ce qui fait dire à saint Louis-Marie Grignon de Montfort : "Ah! Combien a-t-on vu de cèdres du Liban et d'étoiles du firmament tomber misérablement et perdre toute leur hauteur et leur clarté en peu de temps ! D'où vient cet étrange changement ? Ce n'a pas été faute de grâce, qui ne manque à personne, mais faute d'humilité (...) c'est à cause de **cet appui imperceptible qu'ils avaient en eux-mêmes (quoiqu'il leur semblât qu'ils s'appuyaient uniquement sur la grâce de Dieu)**..."(cf. *Traité de la vraie dévotion*, 88).

¹³ Selon les expressions utilisées par la petite Thérèse (cf. MsB,3v°).

(2 Co 13, 4)¹⁴. La faiblesse est, ici, celle que l'homme vit dans la souffrance, qu'elle soit physique, psychique ou spirituelle. **La puissance qui se déploie est celle que le Père a déployée en ressuscitant son Fils** si bien que « nous souffrons avec lui pour être aussi glorifiés avec lui » (Rm 8, 17). Il ne s'agit pas seulement ici de laisser la charité divine prendre entièrement possession de tout notre être pour vivre d'une vie d'amour, mais de **participer à l'œuvre de Rédemption** que Dieu a voulu opérer par la folie de la Croix car « ce qui est faible dans le monde, voilà ce que Dieu a choisi pour confondre ce qui est fort » (1 Co 1, 27)¹⁵.

Le chemin à suivre pour permettre ce déploiement dans la faiblesse de la souffrance est essentiellement le même, celui de l'humilité, de la confiance et de l'abandon¹⁶ mais le mystère qui traverse ici la faiblesse dépasse ce qui relève d'une simple logique de passivité, de laisser faire. De même **la faiblesse de la Croix** dépasse ce qui est « requis », si l'on peut dire, par un chemin de petitesse. L'homme ne fait pas seulement l'expérience de son impuissance, il est comme anéanti¹⁷, plus encore « livré à la mort à cause de Jésus pour que la vie de Jésus soit, elle aussi, manifestée dans notre chair mortel » (2 Co 4, 11). Il y a en même temps la possibilité d'**un nouvel abandon**, proprement rédempteur¹⁸, qui va plus loin encore

¹⁴ Dans sa contemplation de l'élévation du Christ dans le mystère de sa passion et de sa résurrection, Jean-Paul II montre que « **les faiblesses de toutes les souffrances humaines peuvent être pénétrées de la puissance de Dieu** qui s'est manifestée dans la croix du Christ. Selon cette conception, *souffrir signifie devenir* particulièrement *réceptif*, particulièrement *ouvert à l'action des forces salvifiques de Dieu* offertes à l'humanité dans le Christ » (*Salvifici doloris*, 23).

¹⁵ Dieu veut aussi par-là se glorifier c'est-à-dire manifester son amour sauveur en déployant dans notre faiblesse la « puissance de l'Esprit » (cf. 1 Co 2, 5) qu'il nous a « donné » (cf. Rm 5, 5), « démontrer l'extraordinaire richesse de sa grâce » (cf. Ép 2, 7).

¹⁶ On peut simplement rajouter celui de l'offrande, qui couronne le tout, l'essentiel étant dans l'abandon lui-même. C'est ce chemin que le malade est appelé à parcourir quand il reçoit le sacrement des malades par la grâce duquel il « reçoit la force et le don de s'unir plus intimement à la passion Christ » (CEC 1521). C'est ainsi qu'il peut non seulement ressentir dans son âme et dans son corps les effets de la résurrection, mais aussi contribuer à la sanctification de l'Église et au bien de tous les hommes pour lesquels l'Église souffre et s'offre, par le Christ, à Dieu le Père » (CEC 1522).

¹⁷ Certes, en voyant son néant lors de la purification de l'esprit, l'âme est déjà comme anéantie mais l'anéantissement de la Croix va plus loin encore. Elle est comme une « mort » (cf. 2Co 4, 11-12).

¹⁸ Un nouvel abandon qui signifie en même temps une nouvelle passivité et un nouvel amour dont Marie est pour nous le modèle : « Cependant, regarder Marie et l'imiter, cela ne signifie pas laisser l'Église dans une passivité issue d'une conception dépassée de la féminité et la condamner à une vulnérabilité dangereuse, dans un monde où compte surtout la domination et le pouvoir. En réalité, le chemin du Christ n'est pas celui de la domination (cf. Ph 2, 6), ni celui du pouvoir dans le sens où le monde l'entend (cf. Jn 18, 36). On peut apprendre du Fils de Dieu que **cette « passivité » est en réalité la voie de l'amour ; elle est un pouvoir royal qui triomphe de toute violence ; elle est une « passion » qui sauve du péché et de la mort, et qui recrée l'humanité.** En confiant l'Apôtre Jean à sa Mère, le Crucifié invite son Église à apprendre de Marie le secret de l'amour vainqueur » (Congrégation pour la Doctrine de la Foi, *Lettre aux Évêques de l'Église Catholique sur la collaboration de l'homme et de la femme dans l'Église et dans le monde* du 31 mai 2004, 16)

que celui du tout-petit ne pouvant rien faire de lui-même : « tout Fils qu'il était, il (le Christ) appris, de ce qu'il souffrit, l'obéissance » (Hb 5, 8)¹⁹.

3. Expérience de notre faiblesse et glorification de Dieu

« **C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis**, et sa grâce à mon égard n'a pas été stérile. Loin de là, j'ai travaillé plus qu'eux tous : oh ! **non pas moi, mais la grâce de Dieu avec moi** » (1 Co 15, 9-10). Ce « principe essentiel de la vision chrétienne de la vie » qu'est « le primat de la grâce »²⁰ est rendu plus évident lorsque la puissance de la grâce se déploie dans notre faiblesse, c'est pourquoi Dieu a choisi « ce qui n'est pas, pour réduire à rien ce qui est, afin qu'aucune chair n'aille se glorifier devant Dieu » (1 Co 2, 28-29). Il y a là une pédagogie de Dieu afin que nous « ne nous enorgueillions pas » (2 Co 12, 7) de ce qui ne vient pas de nous mais de Dieu (cf. 1 Co 4, 7) mais que nous entrons dans la glorification de Dieu : « *Non nobis Domine, non nobis, sed Nomini Tuo da Gloriam !* ». Dans notre monde moderne où l'homme est tenté de vivre comme s'il était son propre créateur, **Dieu veut d'une manière particulière se glorifier dans les pauvres, les faibles, les blessés de la vie**, en tous ceux que le monde « méprise » (cf. 1 Co 1, 28). Face à l'exaltation de l'homme par lui-même, Dieu veut être « glorifié par les humbles »²¹ c'est-à-dire manifester pleinement à travers eux la puissance et la grandeur de son amour sauveur²². Il veut « élever les humbles », les « glorifier en lui » (cf. 2 Th 1, 12).

Dans toute faiblesse, il y a **un appel à accueillir la gratuité du salut** en suivant un chemin d'humilité : « Ce salut ne vient pas de vous, il est un don de Dieu ; il ne vient pas des œuvres, car nul ne doit pouvoir se glorifier » (Ép 2, 8-9). Dieu veut être reconnu dans la gratuité de son amour miséricordieux pour nous libérer de « la vaine autosuffisance » et nous faire **entrer dans une vie d'action de grâce, « un “merci” permanent** »²³ à l'image du lépreux samaritain (cf. Lc 17, 15-16). Aimer dépendre de cet amour gratuit de Dieu, de sa grâce signifie **mettre sa gloire** non dans ce que nous sommes mais **dans l'amour que Dieu a pour nous**. Ainsi nous sommes appelés non seulement à glorifier Dieu, à le laisser se glorifier en nous, mais à « **nous glorifier de nos faiblesses** » (cf. 2 Co 12, 9), « **nous complaire en**

¹⁹ On voit bien dans la vie de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus la différence entre le chemin de petitesse qu'elle a vécu en découvrant la voie d'enfance et le chemin de participation intime à l'œuvre de la Rédemption, vécu à la fin de sa vie dans la nuit de la foi et la souffrance physique.

²⁰ Pour reprendre les expressions utilisées par Jean-Paul II dans *Novo millennio ineunte*, 38.

²¹ « Plus tu es grand, plus il faut t'abaisser pour trouver grâce devant le Seigneur, **car grande est la puissance du Seigneur, mais il est glorifié par les humbles** » (Si 3, 18-20)

²² Comme l'avait compris la petite Thérèse : « ...l'Amour m'a choisie pour holocauste, moi, faible et imparfaite créature... Ce choix n'est-il pas digne de l'Amour?... Oui, **pour que l'Amour soit pleinement satisfait, il faut qu'il s'abaisse jusqu'au néant et qu'il transforme en feu ce néant...** » (MsB, 3v°).

²³ Dans sa lettre apostolique « Reste avec nous, Seigneur », Jean-Paul a souligné l'importance pour notre « culture sécularisée, qui est imprégnée de l'oubli de Dieu et qui favorise la vaine autosuffisance de l'homme » d'entrer dans « une attitude eucharistique précisément, pour ce que nous avons et pour ce que nous sommes » (N. 26). Dans la lumière de Rm 1, 21, on peut dire que ce passage de l'autosuffisance à l'action de grâce constitue la guérison la plus profonde du cœur de l'homme, celle qui va jusqu'à la racine du mal.

elles » ainsi que « dans les outrages, les détresses, les persécutions, les angoisses » (cf. 2 Co 12, 10) en mettant notre joie à voir son amour sauveur se déployer en nous jusqu'à « trouver notre joie dans les souffrances » (cf. Col 1, 24). Celui qui se glorifie, qu'il se glorifie dans le Seigneur » (1 Co 1, 31) c'est-à-dire dans l'amour que le Seigneur a pour lui et dans ce que cet amour fait en lui et à travers lui. On comprend facilement l'entrée dans une véritable vie d'action de grâce et de « glorification dans les faiblesses » suppose tout un chemin de mort à soi-même qui correspond en fait à la sainteté et qui requiert **une évangélisation en profondeur**.

III. DE LA NECESSITE D'EVANGELISER ET D'APPELER A LA SAINTETE

1. Évangélisation du désir de guérison et renoncement à soi-même

Dans le cadre de l'accompagnement de personnes blessées, c'est surtout la faiblesse comme chemin de petitesse qui nous intéresse en lien avec le chemin de purification des sens. C'est sous cet angle-là que nous pouvons le plus **évangéliser le désir de guérison**. Il s'agit en effet de passer de la recherche d'un mieux-être, d'une plus grande force psychique à la recherche de cet unique nécessaire qu'est la guérison de notre cœur d'enfant. Là encore **la distinction entre l'âme et le cœur** est précieuse : le cœur peut se purifier et s'ouvrir à l'amour de Dieu alors même que l'âme garde quelques infirmités, il peut même trouver dans ces infirmités, ces faiblesses de l'âme la matière d'un chemin de guérison du cœur c'est-à-dire retrouver un cœur d'enfant. L'évangélisation d'un désir de guérison tourné vers le « bien-être » consiste donc essentiellement à annoncer la Bonne Nouvelle du Royaume de Dieu comme la possibilité de vivre dès cette vie d'une vie d'amour par l'ouverture de notre cœur d'enfant à l'amour du Père. Il s'agit d'amener les personnes à **rechercher d'abord la communion avec Dieu**, à la rechercher plus que leur perfection propre, que leur bien-être psychique et spirituel²⁴. Passer d'un vouloir « être plus » à un authentique désir de Dieu, d'union à Dieu²⁵ : « Qui aime sa vie

²⁴ Comme Pie XII l'a souligné dans sa lettre à Mgr Picaud, évêque de Bayeux et de Lisieux du 7 août 1947 au sujet de la voie d'enfance : « Cette spiritualité (...) nous rappelle ces paroles de l'Imitation (C. III, ch. 40, 5) : “La vraie gloire et la joie sainte est de se glorifier en vous, Seigneur, et non pas en soi, de **se réjouir de votre grandeur et non de sa propre vertu** (...)” (...) La voie d'enfance, si on l'entend bien, nous rappelle donc la simplicité supérieure de l'âme qui va droit à Dieu, avec une intention très pure. (...) Selon cette voie, **la charité nous porte plus vite à aimer Dieu de tout notre cœur, plus que notre perfection personnelle**, à l'aimer purement pour lui-même... ».

²⁵ Il me semble rejoindre ici le *Message du Pape pour la XIIIème Journée mondiale du Malade* du 8. 09. 2004 : « Dans la page évangélique des Béatitudes, le Seigneur proclame : “*Heureux les affligés, car ils seront consolés*” (Mt 5, 5). La contradiction qui semble exister entre la souffrance et la joie est surmontée grâce à l'action réconfortante de l'Esprit Saint. En nous configurant au mystère du Christ crucifié et ressuscité, l'Esprit nous ouvre dès à présent à la joie qui atteindra sa plénitude dans la rencontre bienheureuse avec le Rédempteur. En réalité, **l'être humain n'aspire pas à un bien-être uniquement physique ou spirituel, mais à une santé qui s'exprime à travers une harmonie totale avec Dieu**, avec soi-même et avec l'humanité. On ne parvient à cet objectif qu'à travers le mystère de la passion, de la mort et de la résurrection du Christ » (O.R.L.F. N. 40 – 5 octobre 2004).

(son âme) la perd ; et qui hait sa vie (son âme) en ce monde la conservera pour la vie éternelle » (Jn 12, 25).

Les paroles de Thérèse citées précédemment : « **Plus on est faible, sans désirs, ni vertus (...)** plus il faut **consentir à rester pauvre et sans force** et voilà le difficile... » nous aident à comprendre que la difficulté n'est pas seulement de renoncer à se complaire en soi-même mais aussi de **renoncer à trouver un appui en soi-même**. Le « sans désirs » exprime l'état d'une âme qui a achevé la purification des sens et qui se retrouve comme « morte », « crucifiée » quant à ces « composantes naturelles du psychisme humain »²⁶ que sont les passions. Cela signifie qu'elle ne peut plus s'appuyer sur la force des passions à commencer par la force du désir, de l'espoir, de la colère²⁷... Le « difficile » est d'accepter d'être **privé de cette force des passions** comme aussi de l'appui que constituent les vertus humaines acquises comme « dispositions stables », « perfections habituelles de l'intelligence et de la volonté »²⁸. L'expression de saint Paul « ce n'est plus moi qui vis » (cf. Ga 2, 20) prend ici tout son sens : il s'agit de se laisser dépouiller de notre vie propre, de nos désirs propres, de nos vertus propres, pour **laisser la charité divine** prendre entièrement possession de toutes nos facultés et **nous communiquer une force nouvelle**, celle de l'Esprit²⁹ : « sans appui et pourtant appuyé »³⁰.

2. La faiblesse comme terrain privilégié d'appel à la sainteté

Que l'on prenne les choses sous l'angle d'un renoncement à se complaire en soi-même, à une « perfection propre » ou sous l'angle d'un renoncement à trouver un appui en soi-même, l'un et l'autre étant intimement liés³¹, il y a là tout un chemin de « **reniement de soi** » (cf.

²⁶ Selon l'expression du catéchisme qui précise que les passions « forment le lieu de passage et assurent le lien entre la vie sensible et la vie de l'esprit » (cf. n° 1764).

²⁷ La force des passions est signifiée dans l'Écriture par le cheval, « fier de sa force » (Jb 39, 19). C'est ainsi que « **ceux qui montent des chevaux** (c'est-à-dire ceux qui s'appuient sur la force des passions) **seront confondus** » (Za 10, 5) car « maudit l'homme qui s'appuie sur l'humain » (Jr 17, 5). « Non, il (le Seigneur) ne désire pas la force (l'héroïsme) du cheval. Non, il ne se plaît pas dans les jarrets de l'homme » (Ps 146 (147), 10). On peut se servir de ses passions mais non s'appuyer dessus.

²⁸ CEC 1804. Il faut entendre ici par vertu une perfection propre qui nous donnerait l'illusion de pouvoir pratiquer le bien de nous-même sans dépendre de la grâce de Dieu alors qu'en réalité, ces vertus humaines acquises ont besoin d'être « purifiées et élevées par la grâce divine » (CEC 1810).

²⁹ Il nous faudrait méditer ici l'enseignement traditionnel de l'Église selon lequel « **les vertus humaines s'enracinent dans les vertus théologiques** qui adaptent les facultés de l'homme à la participation à la nature divine » (CEC 1812). « Les vertus théologiques fondent, animent et caractérisent l'agir moral du chrétien. Elles **informent et vivifient toutes les vertus morales**. (...) Elles sont le gage de la présence et de l'action de l'Esprit dans les facultés de l'être humain » (CEC 1813).

³⁰ Selon l'expression fameuse de la glose « A lo divino » de saint Jean de la Croix qui commence ainsi : « Sans appui et pourtant appuyé, / Vivant dans lumière et dans la nuit / Je vais me consumant tout entier... » (*Poèmes*, X).

³¹ Comme le Christ nous le fait comprendre quand il dit : « Celui qui parle de lui-même cherche sa propre gloire » (Jn 7, 18). Agir de soi-même s'est consciemment ou non prétendre pouvoir y arriver de soi-même et chercher une confirmation de notre propre valeur dans l'action.

Mt 16, 24), de « **perte de sa vie**³² » (cf. Mt 16, 25) que sont appelés à vivre les blessés de la vie pour entrer dans le Royaume de Dieu comme des « petits enfants » (cf. Mt 18, 3). **Ce chemin de mort à soi-même relève de la purification du cœur**, tout particulièrement en tant que celui-ci est le lieu où se forme l'intention profonde qui anime notre vie³³, il s'achève avec cette ultime étape qu'est la purification passive de l'esprit, où la personne, par la vision de son néant, est radicalement libérée de toute recherche d'elle-même et d'un appui en elle-même. Là est le chemin de la « **vraie sainteté** » comme la petite Thérèse nous l'a enseigné³⁴. Les blessés de la vie sont les premiers appelés à y entrer car « ce qu'il y a de faible dans le monde, voilà ce que Dieu a choisi pour confondre ce qui est fort (...) ce qui n'est pas, pour réduire à rien ce qui est, afin qu'aucune chair n'aille se glorifier devant Dieu » (1 Co 1, 27-29). On perçoit ici comment les blessés de la vie sont **appelés à la sainteté sur le terrain même de leur blessure et que ce terrain est un terrain privilégié pour découvrir le « secret de la sainteté »**³⁵ : « la Bonne Nouvelle est annoncée aux pauvres »³⁶ (Lc 7, 23). Le Christ vient à leur rencontre dans leur faiblesse et leur souffrance pour les appeler à le suivre dans une vie d'amour filiale et d'offrande au Père³⁷ : « Venez à moi, vous tous qui peinez et ployez sous le fardeau... » (Mt 11, 28).

3. Mettre en œuvre une vraie pédagogie de la sainteté par un travail en équipe

Autrement dit les blessés de la vie ont le droit d'entendre cet appel à la sainteté en même temps que « l'Évangile de la souffrance » pour reprendre l'expression de Jean-Paul II ou disons, plus précisément, « **l'Évangile de la faiblesse** ». Ceux qui sont « las et prostrés comme des brebis sans berger » (cf. Mt 9, 36) sont en attente de **paroles pleines de sagesse et d'espérance**, qui leur communiquent l'élan et la force nécessaires. Il s'agit notamment d'aider les personnes à accepter leur destinée, à se réconcilier en profondeur avec Dieu en les

³² Littéralement « de son âme » en tant qu'elle est un principe de vie possédant des forces de vie sur le dynamisme desquelles on peut être tenté de s'appuyer pour se réaliser soi-même par soi-même.

³³ On repense ici aux « deux amours » qui font « les deux cités » de saint Augustin, « l'amour de soi jusqu'au mépris de Dieu et l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi ».

³⁴ « Alors **rangeons-nous humblement parmi les imparfaits**, estimons-nous de *petites âmes* qu'il faut que le Bon Dieu soutienne à chaque instant ; dès qu'Il nous voit bien convaincues de notre néant, il nous tend la main ; si nous voulons encore essayer de faire quelque chose de *grand* même sous prétexte de zèle, le Bon Jésus nous laisse seules. "Mais dès que j'ai dit : Mon pied a chancelé, votre miséricorde, Seigneur, m'a affermi !... Ps XCIII." **Oui, il suffit de s'humilier, de supporter avec douceur ses imperfections. Voilà la vraie sainteté !** » (LT 243).

³⁵ Selon l'expression de Benoît XV à propos de « l'enfance spirituelle » dans son discours pour la promulgation du *Décret sur l'Héroïcité des Vertus de Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus* du 14 août 1921.

³⁶ Les blessés de la vie ont, en ce sens, une mission prophétique à remplir « dans notre culture sécularisée, qui est imprégnée de l'oubli de Dieu et qui favorise **la vaine autosuffisance de l'homme** » pour reprendre une expression de Jean-Paul II (cf. Lettre apostolique « *Reste avec nous, Seigneur* », 26).

³⁷ Dans le sens où Jean-Paul II dit au sujet de la souffrance : « Elle est en effet, par-dessus tout, **un appel**. Elle est une vocation. Le Christ n'explique pas abstraitement les raisons de la souffrance, mais **avant tout il dit : "Suis-moi" ! Viens !** Prends part avec ta souffrance à cette œuvre de salut du monde qui s'accomplit par ma propre souffrance ! Par ma Croix ! » (*Salvifici doloris*, 26).

amenant à comprendre que, sans leurs blessures et leurs infirmités, elles n'auraient peut-être jamais avancé sur la voie d'enfance : « Bienheureux, vous les pauvres, car le Royaume de Dieu est à vous » (Lc 6, 20). On comprend qu'il y ait toutes sortes de résistances, de peurs à vaincre pour accepter d'avancer sur ce chemin de renoncement à soi-même et à tout appui propre. D'où l'importance aussi de mettre en œuvre **une véritable « pédagogie de la sainteté »** qui sache notamment accueillir leur désir spontané de guérison et de bien-être c'est-à-dire aussi respecter le rythme de chacun à l'intérieur d'une vision globale de l'homme et de son chemin. C'est là que des approches complémentaires et un mode d'accompagnement en équipe, « pluridisciplinaire », à l'intérieur d'un même regard de foi peut se révéler très précieux³⁸. Néanmoins l'essentiel réside dans le fait que **les accompagnateurs marchent eux-mêmes sur cette voie d'enfance** pour que leur parole soit vraiment évangélisatrice et porteuse d'espérance. Se sanctifier pour entraîner les autres sur le chemin de la sainteté.

IV. DES QUESTIONS AUTOUR DE LA FAIBLESSE ET DE LA FORCE

1. Le cadre dans lequel aborder la question du rapport entre la nature et la grâce

On perçoit mieux ici comment dans l'accompagnement le regard que nous avons sur l'homme et sur la vie est déterminant : il s'agit d'abord de communiquer « la sagesse et l'espérance qui viennent de l'Évangile » pour donner à la personne blessée la force d'accepter jusqu'au bout sa faiblesse. Il y a un mystère de la personne humaine qui fait qu'**elle ne se trouve elle-même que dans l'ouverture au Père** aimé plus qu'elle-même. Au fond, nos faiblesses, les infirmités de notre nature sont là pour nous faire comprendre que nous ne sommes pas faits pour nous-mêmes mais pour Dieu. Nous n'avons pas à lutter pour « être quelque chose » (cf. Ga 6, 3) mais pour nous ouvrir au Père par le Christ en mourant à nous-mêmes. Là est la véritable sainteté, celle que notre monde attend en réponse au drame de l'humanisme athée.

Les vertus théologiques se formant en notre cœur, qui, en tant qu'intériorité, est le lieu de l'ouverture, il apparaît clairement que la distinction que nous avons faite entre la perspective ontologique « âme-corps » et la perspective du cœur (« intérieur-extérieur », « ouverture-fermeture ») rejoint **la distinction entre la nature humaine** formée de l'union de l'esprit et de la matière (cf. CEC 365) **et la personne elle-même** dans le mystère de sa prédestination. Il me semble que c'est dans ce « cadre anthropologique » que nous pouvons le mieux aborder la question des relations entre la nature et la grâce. Le principe scripturaire selon lequel la puissance se déploie dans la faiblesse devrait nous permettre de comprendre de manière plus

³⁸ Il est bon de se rappeler ici l'appel qu'a lancé Jean-Paul II au début du nouveau millénaire : « Il est temps de proposer à nouveau à tous, avec conviction, ce "haut degré" de la vie chrétienne ordinaire : toute la vie de la communauté ecclésiale et des familles chrétiennes doit mener dans cette direction. Il est toutefois évident que les parcours de la sainteté sont personnels, et qu'ils exigent **une vraie pédagogie de la sainteté** qui soit capable de s'adapter aux rythmes des personnes. Cette pédagogie devra **intégrer** aux richesses de la proposition adressées à tous, **les formes traditionnelles** d'aide personnelle et de groupe, **et les formes plus récentes** apportées par les associations et les mouvements reconnus par l'Église » (*Novo millennio ineunte*, 31).

fine la vérité contenue dans l'adage thomiste « **la grâce suppose la nature** »³⁹, sans opposer l'un à l'autre. D'une manière particulière, il s'agit pour nous, de mieux cerner la manière dont l'homme est appelé, sur le terrain de ses blessures, à « **se disposer** » dans et par le Christ à la grâce de Dieu pour reprendre une expression chère à saint Jean de la Croix comme à saint Ignace. Nous allons essayer pour terminer de considérer la question de la faiblesse en mettant en relief l'activité de l'homme et la nécessité d'une maturité humaine.

2. De la bonne et de la mauvaise faiblesse

« **Je tiens (j'ai fait) mon âme égale et silencieuse** comme un nourrisson contre sa mère » (Ps 130 (131), 2). Il faut bien comprendre que **la passivité aimante** qui nous rend entièrement disponibles⁴⁰ aux opérations de l'Esprit d'Amour est, en réalité, **l'activité la plus haute** de l'homme, celle qui requiert de sa part l'engagement le plus profond. S'abandonner totalement à Dieu en tenant son âme égale et silencieuse **demande plus de force** que de bouger de soi-même avec l'énergie du désespoir. Et c'est là en toute chose ce que Dieu attend d'abord de nous⁴¹. Plus précisément, ce qui nous coûte le plus, c'est d'« attendre en silence le salut du Seigneur » (cf. Lm 3, 26), ce salut qui « est objet d'espérance » (cf. Rm 8, 24) et que « nous ne voyons pas » (cf. Rm 8, 25) : là est le plus grand don ou plutôt la plus grande livraison de nous-mêmes. Ainsi ce qui constitue l'exercice le plus élevé de la vertu humaine est **la « constance », la « patience » avec laquelle nous « attendons ce que nous ne voyons pas »** (cf. Rm 8, 25), avec laquelle nous veillons : « Ainsi vous n'avez pas eu la force de veiller une heure avec moi ! » (Mt 26, 40). Même si le terme de passivité doit être utilisé avec prudence, il serait bien insensé d'opposer la remise de nous-même à la puissance de la grâce dans l'abandon et l'espérance avec notre activité d'homme⁴². Bien au contraire, l'Écriture nous présente l'homme qui ne veille pas comme un homme qui s'endort (cf. 1 Th 5, 6) c'est-à-dire

³⁹ Adage que Jean-Paul II a rappelé dans *La foi et la raison*, 43 : « De même que **la grâce suppose la nature et la porte à son accomplissement**, ainsi la foi suppose et perfectionne la raison », citant saint Thomas d'Aquin dans la Somme théologique : « Donc, puisque **la grâce ne détruit pas la nature, mais la parfait**, c'est un devoir pour la raison naturelle, de servir la foi, tout comme l'inclination naturelle de la volonté obéit à la charité » (I, q. 1, a.8, ad 2).

⁴⁰ Au sens où saint Ignace parle de la nécessité de se rendre indifférent.

⁴¹ Comme l'a souligné Jean-Paul II dans sa *Lettre pour le 400^{ème} anniversaire de l'ordination épiscopale de saint François de Sales* du 23. 11. 2002 : « La perfection consiste à être conforme au Fils de Dieu, en se laissant conduire par l'Esprit Saint, dans une parfaite obéissance (cf. *Traité de l'amour de Dieu* : Œuvres complètes, XI, 15, V, pp. 291 ss) : « **Le parfait abandon entre les mains du Père céleste et la parfaite indifférence en ce qui regarde la divine volonté sont la quintessence de la vie spirituelle (...). Tout le retard dans notre perfection provient seulement du manque d'abandon, et il est sûrement vrai qu'il convient de commencer, de continuer et d'achever la vie spirituelle à partir de là**, à l'imitation du Sauveur qui a réalisé cela avec une extraordinaire perfection, au début, durant et à la fin de sa vie » (*Sermon pour le Vendredi Saint*, 1622 : Œuvres complètes, X, p. 389) » (O.R.L.F. N. 51 – 17 12 2002).

⁴² L'Écriture ne dit pas : « Aide-toi et le ciel t'aidera » mais « Confie-toi dans le Seigneur et tiens-toi à ta besogne » (Si 11, 21). Tout ce que nous faisons devrait être fait à l'intérieur de notre abandon à Dieu comme notre activité première nous permettant de tout faire avec le cœur.

qui est passif au sens négatif du terme : ce qui n'est pas fait avec un cœur éveillé n'est pas fait d'une manière vraiment active⁴³.

Ainsi, on peut dire que l'homme éprouvé est appelé, dans l'expérience qu'il fait de sa faiblesse, à **exercer la vertu de force** au sens de cette patience, de cette persévérance exigée pour demeurer éveillé c'est-à-dire ouvert à l'action de l'Esprit. C'est ce qui fait dire à saint Paul : « Nous nous glorifions encore dans les tribulations, sachant bien que **la tribulation produit la constance (la patience), la constance une vertu éprouvée, la vertu éprouvée l'espérance**. Et l'espérance ne déçoit point, parce que l'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par le Saint Esprit qui nous fut donné » (Rm 5, 3-5)⁴⁴. **On peut donc distinguer ici une bonne faiblesse**, celle que nous éprouvons et qui nous permet d'aller plus loin dans l'abandon, **d'une mauvaise faiblesse**, celle qui n'est que l'expression de notre manque de persévérance, de patience comme l'intendant qui, s'impatientant, se met à « frapper les serviteurs et les servantes, à manger, boire et s'enivrer » (cf. Lc 12, 45). Se laisser faire ne signifie pas se laisser aller⁴⁵.

3. Arriver à cerner la force nécessaire pour vivre la faiblesse dans l'abandon

« Toi, donc, mon enfant, **fortifie-toi dans la grâce du Christ Jésus (...)** Prends ta part de souffrances, en bon soldat du Christ » (2 Tm 2, 1.3). L'appel à la persévérance nécessaire à l'entrée dans la passivité aimante que Dieu attend de nous est indissociable d'un appel à se fortifier dans la grâce du Christ Jésus pour pouvoir prendre sa part de souffrances. « **Veillez, demeurez fermes dans la foi, soyez des hommes, soyez forts** » (1 Co 16, 13). Bien d'autres passages de l'Écriture nous avertissent de la nécessité de grandir⁴⁶, de parvenir à une plus grande maturité humaine en étant portés pour cela par la grâce du Christ. Sans pouvoir développer ici en quoi consiste précisément ce travail de fortification, il me semble pouvoir énoncer un principe de fondamentale : **on ne peut vivre dans l'abandon, en le remettant à Dieu, que ce que l'on possède**. Il y a une mûre possession de soi-même, de son humanité, qui permet un véritable don de soi-même à Dieu. Cela rejoint évidemment, entre autres, la question d'un travail de vérité sur soi-même et il me semble aussi de réconciliation.

⁴³ Puisqu'en définitive, c'est le cœur qui veille, on peut penser qu'il dort parce que son cœur dort.

⁴⁴ Il nous semble rejoindre ici l'enseignement de Jean-Paul II : « **dans la souffrance est comme contenu un appel particulier à la vertu que l'homme doit exercer pour sa part**. Et cette vertu est celle de la persévérance dans l'acceptation de ce qui dérange et fait mal. En agissant ainsi, l'homme libère l'espérance... » (*Salvifici doloris*, 23).

⁴⁵ On peut ranger dans la catégorie des « mauvaises faiblesses » celles que nous nous créons à nous-mêmes par un manque de respect des limites de notre corps et de notre psychisme. À ce sujet, Jean-Paul II a dit : « Pour contrebalancer les forces centrifuges qui tentent de briser **son unité intérieure**, l'Évêque a besoin de cultiver un style de vie serein, qui favorise **l'équilibre mental, psychologique et affectif**, et qui le rende capable de s'ouvrir à l'accueil des personnes et de leurs interrogations, dans un contexte d'authentique participation aux diverses situations, joyeuses ou tristes. **Le soin de sa propre santé** dans ses différentes dimensions **constitue** aussi, pour l'Évêque, une acte d'amour envers les fidèles et **la garantie d'une plus grande disponibilité aux inspirations de l'Esprit** ». (*Pastores gregis*, 23).

⁴⁶ Comme par exemple : « Frères, ne soyez pas des enfants pour le jugement ; des petits enfants pour la malice soit, mais pour le jugement, soyez des hommes faits (des adultes) » (1 Co 14, 20).

Il faudrait voir ensemble comment nous pouvons, dans l'accompagnement, à la fois **annoncer** « l'Évangile de la faiblesse » et, en même temps, **encourager et aider les personnes à « se fortifier »** dans le sens évangélique du terme. Il faudrait pour cela préciser le contour de ce chemin de « fortification » pour les personnes blessées dans la lumière d'une compréhension plus profonde des relations entre la nature et la grâce...

CONCLUSION : ELABORER UNE NOUVELLE PEDAGOGIE

DE LA SAINTETE

On voit ici que la question de la guérison intérieure s'inscrit à l'intérieur de ce long chemin qui va d'une faiblesse « peccamineuse » vécue dans la culpabilité et le désespoir à une « faiblesse dans le Christ » mûrie à un abandon total au Père. Elle se situe plus précisément dans la question de la « **force** » **nécessaire pour pouvoir rester « faible »** puisque « là est le difficile » selon l'expression de la petite Thérèse. Savoir accompagner la personne blessée en lui donnant la Parole de sagesse et d'espérance qu'elle a besoin d'entendre au moment du chemin où elle est, relève d'une **sagesse pastorale** d'une grande finesse et profondeur. Il s'agit pour nous de nous laisser humblement instruire par le Christ pour parvenir à **élaborer une nouvelle « pédagogie de la sainteté » adaptée à un monde blessé**. De cette manière-là, nous pourrions, en même temps, offrir une réponse à ce que Jean-Paul II a appelé « **la demande de nouvelles formes de spiritualités** »⁴⁷ : la question de la guérison intérieure offre la matière d'une nouvelle créativité dans le domaine « spirituel »⁴⁸.

Il me semble de plus en plus évident que cette nouvelle « pédagogie de la sainteté » doit avoir comme fondement à la fois une nouvelle « **anthropologie théologique** » et une nouvelle « **théologie mystique** »⁴⁹. Tout doit être fondé, d'une manière rigoureuse théologiquement, sur le mystère du Christ en lequel l'homme est révélé à lui-même et en lequel aussi nous est

⁴⁷ *Ecclesia in Europa*, 38.

⁴⁸ Au sens où Jean-Paul II dit : « L'Europe a besoin d'une nouvelle vitalité intellectuelle. (...) **Une nouvelle hardiesse dans la pensée, libre et créatrice**, prête à accueillir dans la perspective de la foi, les questions et les défis proposés par la vie, de façon à **y faire apparaître clairement les vérités dernières sur l'homme** est nécessaire » (Messe en préparation de Noël pour les étudiants des Universités romaines, le 11. 12. 2001, O.R.L.F. n. 51 – 18. 12. 2001). Il s'agit de créer une spiritualité vivante et attractive, à la fois toute tournée vers la vie éternelle et toute proche des questions et des difficultés concrètes que les hommes de notre temps rencontrent.

⁴⁹ Nous aimons remettre à l'honneur l'expression traditionnelle de « **théologie mystique** » en la distinguant de la spiritualité. La théologie mystique, en effet, est une science et, comme telle, **donne les principes, les grandes lois de la vie spirituelle** en s'appuyant sur la Parole de Dieu. Elle donne **un fondement théologique** aux diverses spiritualités qui se développent à partir de l'expérience des saints et qui prennent des formes multiples comme celle d'une spiritualité du travail, de la vie conjugale, de la souffrance...

révélé le chemin qui conduit au Père. Cette « pédagogie de la sainteté » ne pourra donc qu'être le **fruit d'un « retour au Christ »**, c'est-à-dire à la contemplation du Christ pour reprendre l'expression utilisée par Jean-Paul II dans la grande directive qu'il a donnée à toute l'Église pour le troisième millénaire⁵⁰. En même temps, elle devra, dans son développement, être le fruit d'un **dialogue entre théologiens, accompagnateurs et thérapeutes chrétiens** dans le respect de la compétence de chacun, « sous le signe de la circularité »⁵¹, dans une commune écoute de Celui qui est présent là où deux ou trois sont réunis en son nom, afin de parvenir à **une véritable sagesse pastorale**. Il me semble, en effet, que seule une approche pluridisciplinaire, dans la soumission à l'unique Maître qu'est le Christ, pourra permettre d'élaborer avec finesse une « pédagogie de la sainteté » vivante et concrète avec toutes les distinctions et les articulations nécessaires. Un lieu d'élaboration et d'enseignement d'une telle pédagogie relève de **la responsabilité pastorale de l'évêque**, comme n'a pas manqué de le souligner récemment Jean-Paul II dans son désir de promouvoir une « véritable pastorale et une réelle pédagogie de la sainteté »⁵² pour notre temps.

⁵⁰ *Novo millennio ineunte*, 29.

⁵¹ Pour reprendre une expression chère à cet homme de dialogue qu'est Jean-Paul II. Il s'agit, à travers le dialogue et la complémentarité des approches, d'éviter de tomber dans l'esprit de système. Ce que Jean-Paul II a dit sur le rapport entre la théologie et la philosophie dans son discours à l'université pontificale urbaine le 11 novembre 1998 peut s'appliquer à ce que nous entrevoyons du dialogue possible entre théologiens et psychologues ouverts à la lumière de la foi. Après avoir rappelé que le rapport entre la théologie et la philosophie devrait se réaliser « **sous le signe de la circularité** » (cf. *Fides et ratio*, n. 73), il conclut : « De cette façon, **la théologie et la philosophie s'aideront réciproquement pour éviter la tentation d'enfermer dans un système la nouveauté éternelle qui est contenue dans le mystère de la révélation** apportée par Jésus Christ. Celle-ci restera toujours avec son poids de nouveauté radicale, que jamais personne ne pourra expliquer pleinement ni comprendre à fond » (O.R.L.F. n. 48 – 01. 12. 1998).

⁵² Dans son exhortation apostolique *Pastores gregis*, Jean-Paul II explique que : « La sainteté du peuple de Dieu, à laquelle est ordonné le ministère de sanctification de l'Évêque, est un don de la grâce divine et une manifestation de la primauté de Dieu. C'est pourquoi, dans son ministère, l'Évêque doit promouvoir inlassablement **une véritable pastorale et une réelle pédagogie de la sainteté**, de manière à réaliser le programme proposé par le cinquième chapitre de la Constitution *Lumen Gentium* concernant la vocation universelle à la sainteté. **J'ai voulu moi-même proposer un tel programme à toute l'Église au début du troisième millénaire, comme priorité pastorale et comme fruit du grand Jubilé de l'Incarnation** » (n. 41).